Présentation du projet

Depuis le début de sa carrière, Miyako Ishiuchi s'attache à fixer les traces que le temps dépose sur les lieux, les corps et les objets : « Je prends des photographies tandis que la musique nourrit mon désir de voir et de toucher des choses invisibles. Ces choses invisibles sont peut-être apparentées aux réactions viscérales, aux caprices de nos cinq sens, mais je pense qu'elles sont incarnées par le temps. » Cette perception synesthésique traverse l'œuvre d'Ishiuchi.

Son travail se déploie en trois grandes périodes, ce livre est consacré à la dernière, toujours en cours: la série Hiroshima, qui se concentre autour des effets personnels des victimes de la bombe atomique de 1945. Entamée en 2007, cette série condense plusieurs des recherches poursuivies par Ishiuchi depuis ses études de design textile dans les années 1960.
Cette série reste peu connue en France, bien qu'elle ait fait l'objet de plusieurs expositions au Japon et aux États Unis, et dont il est essentiel de valoriser la force et le sens dans notre contemporanéité. Ce travail illustre ce qui reste après la catastrophe, c'est une série-archive d'une humanité puissante et poétique. Le travail de Miyako Ishiuchi n'as fait l'objet d'aucune publication en France, bien qu'elle soit une photographe majeure au Japon, ayant reçu de nombreux prix, dont le Hasselblad Award en 2014 et l'Asahi Prize en 2023.

En ramenant à la lumière ces effets personnels conservés dans les réserves du musée – vêtements brûlés, chaussures, montres, sacs d'écolier –, Ishiuchi est frappée par leur beauté et l'éclat des couleurs qu'ils ont conservé plus de quatre-vingts ans après la catastrophe. Photographiés sur un fond neutre, à la lumière du jour ou à l'aide d'une boîte lumineuse, ces objets révèlent la matérialité des tissus, leurs motifs, leur trame. Ces images sollicitent un regard haptique : l'œil semble effleurer les surfaces comme une main. Plus que de simples documents historiques, elles deviennent alors les vecteurs d'une expérience sensible du temps.
Face aux vêtements des victimes, s'exprime aussi une attention profonde à la beauté des matières. Ces objets, dont les couleurs et les motifs ont survécu à la catastrophe, sont aussi ce qu'Ishiuchi appelle une « seconde peau » : des matières qui portent l'empreinte des corps – brûlures, traces de sang, déchirures – et deviennent à la fois vestiges physiques et récits silencieux.

Même si la dimension politique est explicitement présente au début de sa carrière, elle se fait plus discrète dans Hiroshima, cette dernière série prolonge la réflexion sur le vécu intime de l'après-guerre. Ces images d'objets fonctionnent à la fois comme des memento mori et comme un déplacement du regard de l'atrocité de la guerre vers l'humanité ordinaire de celles et ceux qui ont porté ces vêtements. Pour Ishiuchi, cicatrices et vieilles photographies partagent une même nature : ce sont des surfaces qui incarnent le temps. Mais l'ensemble de ses sujets – lieux, corps, vêtements, objets – relève d'une même logique photographique : autant de textures marquées par le passage du temps, et à travers lesquelles il devient possible de le toucher.

Ce livre en coédition avec la MEP, est consacré à cette série qui n'a jamais été publié. Les photographies seront accompagnées d'un entretient inédit avec l'artiste et de deux texte : une préface de Julie Jones directrice de la MEP, lieu qui acceuillera l'exposition de l'artiste en février 2027, ainsi qu'une présentation de Victoria Aresheva, curatrice de l'exposition.

Biographies synthétiques du ou des artistes(s), du ou des auteur(s) et du ou des graphiste(s) impliqué(s) dans le projet:

Miyako Ishiuchi - photographe

Née en 1947, Ishiuchi Miyako remporte en 1979 le 4e Prix Kimura Ihei pour ses travaux Apartment. En 2005, elle représente le Japon à la Biennale de Venise avec Mother's, une série de clichés représentant des objets hérités de sa défunte mère. L'année 2007 marque le début de hiroshima, une série d'images d'objets ayant appartenu aux victimes de la bombe atomique (hibakusha). En 2013, elle obtient la Médaille honorifique du Japon puis, en 2014, le Prix international de la Fondation Hasselblad. Les travaux d'Ishiuchi Miyako sont exposés dans les collections permanentes du National Museum of Modern Art (Tokyo), du MoMA (New York), du J. Paul Getty Museum (Los Angeles) ou encore de la Tate Modern (Londres).

Victoria Aresheva - autrice et commissaire de l'exposition

Victoria Aresheva est commissaire d'exposition à la Maison Européenne de la Photographie depuis 2022. Titulaire de plusieurs masters en linguistique, études curatoriales et management des organisations culturelles, elle a collaboré avec des galeries parisiennes de renommée internationale. Parallèlement, elle développe une activité de commissaire indépendante et travaille aujourd'hui sur l'exposition collective qui sera présentée au Centre d'art Contemporain du Château d'Aubenas à partir d'octobre 2026.

Cécile Poimbœuf-Koizumi - conception éditoriale et graphique

Née en 1987, Cécile Poimboeuf-Koizumi est la co-fondatrice et directrice de la maison d'édition indépendante française Chose Commune, fondée en 2014. Elle s'occupe spécifiquement de la direction éditoriale et artistique de chaque ouvrage des artistes qu'elle aura soigneusement sélectionnés. Elle est à l'origine de chaque concept des livres publiés, qu'elle dessine en collaboration avec Perrine Serre. Cécile Poimboeuf-Koizumi participe également à des masterclass et des revues de portfolios en France (Agence VU', FotoMasterclass, LE BAL, MEP, Eyes in Progress) et à l'étranger (Chico Hot Springs Portfo- lio Review).

Akiko Wakabayashi - graphiste

Akiko Wakabayashi est une designer japonaise basée aux Pays-Bas. Elle a étudié le design graphique à la Gerrit Rietveld Academie à Amsterdam, puis a travaillé comme assistante de création au sein de l'Irma Boom Office. Depuis 2016, elle dirige son propre studio, où elle travaille principalement dans le domaine du design éditorial. Aujourd'hui installée à Tilburg, elle collabore avec des institutions locales telles que le De Pont Museum et l'EKWC (European Ceramic Work Centre), ainsi qu'avec des artistes, des institutions et des maisons d'édition internationales issus de différents domaines. Abordant chaque projet comme une forme d'étude sociale, Akiko cherche la forme la plus juste pour chaque publication, en examinant attentivement les matériaux qui lui sont confiés et en privilégiant un dialogue approfondi avec les personnes impliquées dans le projet.

Le ou les manuscrit(s), les différents textes, un résumé ou une note d'intention concernant la partie rédactionnelle.

Préface de Julie Jones, directrice de la MEP

Cet ouvrage a été réalisé à l'occasion de la première rétrospective d'envergure consacrée en France à Ishiuchi Miyako (1947, Kiryū), présentée à la Maison européenne de la photographie (MEP). Artiste majeure célébrée au Japon, dont la carrière s'étend sur plus de cinquante ans, elle demeure pourtant encore largement méconnue en Europe. Au cœur de cette exposition, comme de son œuvre tout entier, réside la série hiroshima. Commencé par l'artiste en 2007, elle se poursuit encore aujourd'hui. À l'origine, Ishiuchi Miyako se montre réticente à s'emparer de ce sujet : trop documentaire, trop éloigné de sa pratique artistique, trop de choses déjà ont été dites sur le sujet. Elle accepte finalement, convaincue par une remarque de l'éditeur : « Désormais, seul l'art restera pour Hiroshima. » Ce devoir de transmission par la création artistique s'impose alors à elle. Dès lors, et ce depuis presque vingt ans, l'artiste se rend régulièrement au musée du Mémorial de la paix de la ville, où elle photographie des objets et des vêtements ayant appartenu aux victimes anonymes de la bombe atomique en 1945, collectés et conservés par le musée.

Par un soin extrême porté à ces résidus fragiles de l'Histoire, Ishiuchi Miyako évoque tout autant l'absence que la persistance de la vie : « les objets ont survécu à la bombe, les habitants aussi ; pourtant, il existe aujourd'hui un silence, comme si les corps, les vêtements, les maisons avaient disparu. » Ses photographies deviennent des traces du passé, traversées par la mémoire et l'invisible. Ce lourd souvenir l'engage : comment ne pas succomber à tentation du pathos, de la spectacularisation ou de la généralisation du drame et de la souffrance ? Refusant tout effet sensationnaliste ou toute emphase tragique, Ishiuchi Miyako se concentre sur ce qui semble, à première vue, insignifiant. Avec une profonde délicatesse, elle pose son regard sur le quotidien, lui conférant une lumière nouvelle. Ses images rendent les êtres et les lieux plus proches de tout un chacun. Avec pudeur, elles restituent au réel toute son humanité. Hiroshima devient alors un sujet universel, dépassant son vécu propre, comme la seule expérience japonaise. La femme, plus présente que jamais dans cet ensemble, atteste aussi de l'engagement féministe de l'artiste, qui, depuis les années 1970, ne cesse de combattre son invisibilité. Ses œuvres, d'une grande puissance poétique et politique, conservent aujourd'hui une résonance saisissante.

Nombreuses sont les personnes dont le concours, à divers titres, a permis la réussite de cette exposition et de cette publication qui l'accompagne. Mes plus sincères remerciements s'adressent en premier lieu à Ishiuchi Miyako, pour sa confiance et son engagement envers la MEP. Un grand merci à toute l'équipe de la MEP, et plus particulièrement à Victoria Aresheva, Yuko Ikegami et Elisa Monteillet, chargées du commissariat et de la production de l'exposition. Que soient également remerciés ici chaleureusement : Tomoka Aya (The Third Gallery Aya, Osaka), Simon Baker, Marina Amada, Linda Hoaglund, Harumi Niwa (TOP Museum, Tokyo), Miyoko Okonogi (Okawa Museum of Art, Kiryu), Cécile Poimbœuf-Koizumi (Chose Commune), Walter Möser (Albertina, Vienne), Setsuko Ono et Mari Shimomura (musée du Mémorial de la paix, Hiroshima).

Extrait du texte de Victoria Aresheva, autrice et commissaire de l'exposition

Textures du temps

Ce livre et l'exposition de Miyako Ishiuchi empruntent leur titre à un traité fictif consacré au temps, évoqué dans Ada ou l'Ardeur (1969) de Vladimir Nabokov. Dans ce texte, le temps est envisagé comme une matière sensible. « Temps Pur, Temps Perceptif, Temps Tangible, Temps libre de tout contenu, contexte et commentaire courant – voilà mon temps et mon thème », écrit Van Veen, le personnage de Nabokov. Cette conception, formulée dans un cadre littéraire, trouve une résonance dans le travail de Miyako Ishiuchi. Depuis le début de sa carrière, la photographe s'attache à fixer les traces que le temps dépose sur les lieux, les corps et les objets : « Je prends des photographies tandis que la musique nourrit mon désir de voir et de toucher des choses invisibles. Ces choses invisibles sont peut-être apparentées aux réactions viscérales, aux caprices de nos cinq sens, mais je pense qu'elles sont incarnées par le temps. » Cette perception synesthésique traverse l'œuvre d'Ishiuchi.

Son travail se déploie en trois grandes périodes. Dans les années 1970 et 1980, elle réalise à Yokosuka, ville de son enfance devenue une importante base navale américaine en 1945, des photographies monochromes au grain prononcé, où affleurent des souvenirs inscrits dans les rues et les murs. Cette exploration donne naissance à la Trilogie de Yokosuka : Yokosuka Story (1976-1977), Apartment (1977-1978) et Endless Night (1978-1980). Elle poursuit ensuite son investigation de la mémoire, souvent traumatique, à travers des séries en noir et blanc consacrées au corps, révélant cicatrices et marques de vieillissement, notamment dans 1·9·4·7 (1988-1989), Scars (1991-2003) et Innocence (1994-2024).

Enfin, à partir de 2000, à la suite du décès de sa mère, Ishiuchi se tourne vers la photographie des vêtements et des effets personnels, et adopte pour la première fois la couleur avec la série Mother's (2000-2005). Cette attention portée aux objets ayant appartenu aux absent·es se prolonge dans Frida (2013), consacrée aux vêtements de Frida Kahlo, puis dans la série hiroshima, autour des effets personnels des victimes de la bombe atomique de 1945. Cette dernière série, toujours en cours, constitue le cœur de ce livre et le point focal de l'exposition. Entamée en 2007, elle condense plusieurs des recherches poursuivies par Ishiuchi depuis ses études de design textile dans les années 1960.

[...]

Extraits de l'entretient entre Miyako Ishiuchi, photographe, et Victoria Aresheva, autrice et commissaire de l'exposition

[...]

3. Vous avez passé plusieurs mois à Hiroshima entre l'hiver et l'automne 2007. Quelles ont été vos impressions sur la collection du musée du Mémorial de la paix ? Comment s'est déroulée votre collaboration avec le musée ?

Parmi les quelque 19 000 objets ayant appartenu aux victimes de la bombe atomique, j'ai principalement retenu ceux qui avaient été portés près du corps. J'ai ressenti une forme de proximité avec ces habits, que j'aurais peut-être moi-même revêtus si je m'étais trouvée à Hiroshima le 6 août 1945. Les motifs et parures de l'époque transparaissaient avec force ; je pouvais presque percevoir l'atmosphère quotidienne d'avant le bombardement.
Ma collaboration avec la conservatrice du musée s'est extrêmement bien passée. C'était vraisemblablement la première fois qu'un tel projet centré sur les vêtements féminins était mené, et sans son aide précieuse, la série n'aurait sans doute jamais vu le jour.

4. Comment avez-vous choisi les objets ? Y a-t-il une photographie de cette série qui vous tient particulièrement à cœur ?

Même si je n'en porte pas moi-même, j'adore les robes et les jupes. Je pense avoir photographié toutes celles que j'ai trouvées dans les archives. J'ai sélectionné des vêtements que j'aurais été susceptible de porter, mais aussi différents accessoires, tels que des montres, des gants et des chaussures.
En 2007, lorsque j'ai photographié la robe noire (#71) – que j'ai baptisée un peu arbitrairement « Comme des Garçons » –, je ne connaissais pas l'identité de la personne qui en avait fait don au musée, le style du vêtement me rappelait l'esthétique de la marque Comme des Garçons, fondée par Rei Kawakubo. C'est pour cette raison que je l'ai appelé ainsi. J'ai appris par la suite que la collection « Boro Look » (Style haillons) présentée par Kawakubo en 1981 à la Fashion Week de Paris avait été surnommée « look bombe atomique ».

[...]

7. Ces vêtements, et notamment ceux des femmes, frappent par leur beauté et leur élégance. Que révèlent-ils, selon vous, des habitantes de Hiroshima à la fin de la guerre ?

J'ai compris que, quelle que soit l'époque – et même en temps de guerre –, les femmes continuent à accorder de l'importance à leur apparence et restent élégantes. On sait aussi que certaines portaient des jupes sous leur monpe (pantalon de travail traditionnel). J'ai aussi réalisé que l'image de Hiroshima, associée exclusivement à la bombe atomique, où mode et élégance n'auraient pas leur place, est une pure construction des autorités visant à figer la ville dans son passé tragique de victime.

[...]

9. Ces objets témoignent d'une douleur inimaginable, mais vous parvenez à en faire des œuvres qui dégagent une forme de sérénité.

Les objets ayant appartenu aux victimes de la bombe atomique sont souvent présentés sous un jour sombre, triste et terne, aussi ai-je été frappée par la beauté de ces vêtements en les découvrant au musée. Je les ai photographiés tels qu'ils étaient ; je me suis contentée de les prendre comme que je les voyais.

10. Dans le musée, les effets personnels des victimes sont accompagnés de leurs noms et de l'histoire qui leur est associée. Ce qui est très significatif dans votre travail, c'est l'absence de ces textes.

Les propriétaires de ces objets ne sont déjà plus de ce monde. Peu importe leur provenance, l'identité de celles et ceux qui les ont légués ou de celles et ceux auxquels ils ont appartenu ; ce sont les objets des centaines de milliers de personnes qui ont souffert ce jour-là, et je les ai traités en imaginant qu'ils pouvaient être les miens. En partant de l'individuel, je souhaitais leur conférer une portée universelle, et les envisager comme les objets de quelqu'un d'indéterminé dans le futur.

[...]

13. Dans l'exposition à la MEP, vous avez aussi choisi d'intégrer une photographie représentant la reproduction d'une image documentaire du paysage de Hiroshima réalisé peu après l'explosion de la bombe atomique en août 1945. Quelle est l'histoire de cette œuvre et pourquoi était-il important de lui donner une place dans l'exposition ?

Il s'agit de la reproduction d'une image qui était affichée dans le couloir, près de la boutique, le premier jour où j'ai commencé à prendre des photos au musée du Mémorial de la paix à Hiroshima. L'image était si étrange que j'ai eu envie de la photographier. Au centre, le Dôme avait été découpé au cutter, puis recollé avec du ruban adhésif. Plus tard, j'en ai parlé avec la conservatrice du musée, mais elle m'a assuré n'avoir jamais vu cette image. N'a-t-elle existé que l'espace d'un instant ? Qui avait découpé le Dôme, et pour quelle raison l'avoir recollé ensuite ? Peut-être cette photographie m'était-elle destinée ?
Je la considère comme une rencontre avec la réalité complexe de Hiroshima.

14. L'exposition présente également des éléments plus inattendus, notamment les épreuves tests que vous avez commencé à montrer récemment.

La photographie couleur est le fruit d'un long travail de collaboration avec un tireur en laboratoire. Les épreuves tests sont la matérialisation de ce processus et de ses étapes intermédiaires : ces tirages d'essai sont réalisés successivement au cours du travail. Habituellement, on ne les conserve pas. Pourtant, le tirage est pour moi une opération fondamentale et de grande importance, et j'ai voulu, en exposant ces épreuves avant qu'elles ne soient détruites, donner à voir une dimension plus technique du travail photographique.

J'ai ainsi révélé des fragments de ces images que, d'ordinaire, personne n'a l'occasion de voir.

15. En poursuivant cette série, vous la maintenez vivante. Vous avez souvent insisté sur le fait qu'il s'agit d'un travail ancré dans le présent, que vous cherchez à libérer du poids de l'histoire. De manière générale, votre œuvre explore la matérialisation du passé dans le présent, mais Hiroshima semble y occuper une place singulière.

La photographie ne peut saisir que ce qui se trouve devant nos yeux. Elle capte la lumière, la réfléchit et révèle ainsi l'existence de ce qui est là. Mais les choses concentrent peu à peu le passage du temps à leur surface. Si l'on considère que leur forme est façonnée par le temps lui-même, alors les objets de hiroshima sont eux aussi des témoins de l'histoire. En principe, les effets personnels de citoyens anonymes sont voués à disparaître avec eux. Pourtant, à Hiroshima, ces objets sont les dépositaires d'une forme d'éternité qui me semble tragique. Ils sont contraints de survivre au-delà d'une vie humaine. À ce titre, ils doivent être soigneusement conservés, dans un environnement où l'air, la température et l'humidité sont contrôlés. Ce sont, en un sens, des objets engendrés par la bombe atomique.
Je n'ai pas été témoin directe de la réalité de la bombe atomique. Mais les objets qui subsistent de cette époque, comme cette robe à fleurs, cette autre en crêpe georgette ou ce chemisier à pois, sont des vêtements qui, portés aujourd'hui, resteraient élégants. Ils offrent une réalité tangible, et je pourrais les revêtir sans que cela paraisse étrange. Ces vêtements parlent d'eux-mêmes avec éloquence.
Au-delà des discours antimilitaristes et pacifistes, ces objets qui nous restent peuvent sans doute éclairer en miroir notre propre présent. Hiroshima existe autrement que dans les manuels scolaires : entre 1945 et aujourd'hui, la sensibilité des femmes n'a pas tant changé.